

Christiane Martineau

Don de famille

Août 1992. On enterre ma mère. Morte, après dix ans de “ trépas imminent ”. Combien de fois m’a-t-elle annoncé sa fin. Je me précipitais pour lui tenir la main — ce qui, selon elle, faciliterait son “ passage dans l’éternité ” — et entendre ses dernières volontés. Que je les aie connues par cœur n’avait aucune importance. Je restais là. Des nuits durant (c’était toujours la nuit que le grand voyage attirait la moribonde !). Je rentrais au petit matin, ma mère enfin assoupie. Julien m’attendait, les yeux interrogateurs. À mon regard, il comprenait, me consolait à sa manière : “ Dieu soit loué, Il t’a laissé un sursis, Élisabeth. ” Et la vie reprenait. Jusqu’au céleste appel suivant.

Julien ignorait que je souhaitais la mort de ma mère. Non pas que j’éprouvais de mauvais sentiments à son égard, mais simplement parce qu’elle m’envahissait. Toute ma vie était orchestrée en fonction de son bien-être.

Julien ne se doute pas non plus que je vais le quitter. Le bon, le merveilleux Julien, avec qui je partage ma vie depuis dix ans. Tiens, je me demande si les agonies répétées de ma mère remontent à l’époque où nous nous sommes unis. Pas dans le mariage ! J’ai toujours refusé, malgré l’insistance du principal intéressé, prétextant que ma mère, en raison de son état de santé précaire, m’accaparait trop pour que je puisse fonder une famille avec lui. Inutile de se marier sans enfant à naître. Comme Julien enviait l’attachement qu’il me croyait éprouver envers ma mère !

Il fait une chaleur exceptionnelle aujourd’hui. Je suffoque. Du coin de l’oeil, Julien me regarde, prêt à intervenir à la moindre défaillance. Il me croit au bord du désespoir, réussissant à peine à accepter comme il se doit les condoléances des gens venus nombreux rendre un dernier hommage à ma mère. Il se trompe. Je ne ressens aucune souffrance particulière par rapport à cette disparition. Seule la chaleur m’indispose.

Bientôt, le cimetière. Qu’on en finisse ! Après, j’irai faire mes valises. Julien rentrera plus tard. Il doit passer à son étude dans la ville d’à côté. Un dossier qu’il n’a pu remettre, m’a-t-il dit, visiblement navré. Je ne l’attendrai pas. Ma mère morte, je n’ai plus aucun motif valable de ne pas consentir au mariage. À trente-quatre ans, rien ne m’empêcherait d’avoir enfin un enfant.

Ma mère aimait beaucoup Julien. C’était un bon parti. Naturellement, fils de bonne famille installée en banlieue de Québec. Notaire par surcroît. Bien de sa personne, sérieux. “ Responsable. Quelqu’un sur qui t’appuyer. ” Oui, maman. Comme tu veux, maman. “ Tu devrais te marier. ” Ça non, maman. “ Mais pourquoi non ? C’est évident que Julien t’aime. ” Oui, maman. *MAIS PAS MOI*, ajoutais-je pour moi seule.

Dix ans avec un homme qui m’indiffère. Rien à lui reprocher pourtant. Julien est toujours à la hauteur. Justement ! Ma mère trouvait cette union parfaite. Moi, j’attendais la mort de la première pour mettre fin à la seconde. Je n’avais pas prévu qu’une “ grande

cardiaque ” pouvait survivre aussi longtemps. Quand j’ai compris que la maladie s’éterniserait, il était trop tard. J’étais habituée à mon quotidien. Aucune raison d’en changer. Risquer de recommencer avec un autre homme qui n’aurait pas été mieux que Julien ? Non, je préférerais poursuivre avec lui. Au moins, ses habitudes m’étaient familières. L’ennui rassure, en un certain sens.

Presque tous les soirs pourtant, mon cerveau prend le contrôle, comme s’il avait sa vie propre. Il me répète des dizaines, voire des centaines de fois, sans que je puisse l’interrompre, “ Je ne suis absolument plus capable de vivre ainsi. ” Parfois, il modifie un peu son “ chapelet ” : “ Je ne suis absolument plus capable de vivre ici. ” La nuance est trop subtile pour moi. Je finis par m’endormir, m’abandonnant à l’entêtement de ma pensée.

Je suis financièrement à l’aise maintenant. Ma mère avait reçu beaucoup de biens à la mort de mon père, marchand général très prospère. Et j’étais leur unique fille. Pour hériter, il fallait implicitement veiller sur la malade, jusqu’à son dernier souffle. J’ai respecté mon engagement. C’est fini. Plus rien ne m’oblige à poursuivre cette existence routinière. Jusqu’ici, j’occupais le poste de traductrice au sein des Mines Noranda. Le lendemain du décès de ma mère, j’ai informé mon supérieur que je quittais mon emploi. J’ai évoqué l’idée de continuer de travailler à distance pour l’entreprise, mais cela ne semblait pas possible. Tant pis, je verrai sur place. Lorsque j’en aurai envie, je pourrai certainement faire de la pige.

Julien ne me manquera pas. Pas question de le remplacer. Je n’aime pas les hommes. Ni les gens en général. Ils nous amènent sans cesse à faire des compromis. Dix ans de compromis dans mon cas !

Je me dois tout de même d’être juste. Julien possède des mains merveilleuses. C’est un maître dans l’art du toucher. Ses caresses m’enivrent. Pas assez pour me faire oublier tout le reste cependant. Le manque d’intimité. Les repas en tête à tête à l’écouter relater ses journées poussiéreuses. Les soirées en compagnie d’amis de circonstance. J’arriverai bien à me passer des mains de Julien. Sinon, je m’en paierai d’autres. Au besoin seulement. Tiens, je vais organiser un concours : la tête recouverte d’un voile opaque, des hommes défilent devant moi, mains tendues. Je choisis les plus prometteuses. Je les mets à l’essai, et celles qui me font planer le plus haut obtiennent le contrat !

Je jette la première poignée de terre sur le cercueil de ma mère. Coutume oblige. Je m’éloigne, Julien à mon bras. Il m’embrasse tendrement sur la joue et me reconforte. “ Je rentre dès que je peux. Essaie de dormir une petite heure. ” D’un geste de la tête, j’acquiesce.

Dans une lettre, j’explique à Julien mon départ. Je passe sous silence mon absence de sentiment pour lui. J’invoque le mal de vivre, maintenant que ma mère n’est plus. Je lui

demande gentiment de ne pas chercher à me retrouver. Je le connais assez pour savoir qu'il respectera ma volonté.

Ma nouvelle vie commence dès les limites du village franchies. Il y a longtemps, j'ai décidé de m'installer à Montréal. Huit heures me séparent de mon but.

Six mois maintenant que je vis dans le quartier Côte-des-Neiges. J'y ai pris un logement dans une rue tranquille où j'allais souvent me promener lorsque j'étudiais à l'université. À peine ai-je eu le temps de finir mon baccalauréat d'ailleurs, ma mère étant devenue malade. J'ai tout de même eu la chance de me trouver un emploi auprès d'une entreprise minière. Les cours de traduction technique m'ont beaucoup servi, bien que je ne les appréciais pas vraiment à l'époque. Je me souviens encore combien j'étais perplexe devant une ÉTL¹ qui traitait de crapaudine à billes et de vilebrequin !

Je fais de la traduction à la pige pour quelques clients seulement, consacrant le plus clair de mon temps à mon " projet mains idéales ". Mon concours n'a pas donné les résultats escomptés. Les hommes sont méfiants. Des huit que j'ai rencontrés, aucun n'a accepté de se voiler le visage. Même sans voile, mon marché ne les intéressait pas. Tous voulaient une compagne. À part entière.

Ne reculant devant rien, je me suis inscrite à des cours de piano. Je prenais la peine de préciser que mon emploi du temps était chargé et que je n'étais pas certaine de pouvoir continuer mes leçons. J'ai rencontré six professeurs : deux avaient des mains intéressantes, mais leur " doigté " me laissait indifférente.

Il m'arrive de penser à Julien, de me demander comment il s'en tire. Certains soirs, je compose mon ancien numéro de téléphone, raccroche avant la fin de la première sonnerie...

J'ai aussi fait le tour des écrivains en m'inscrivant à divers ateliers littéraires. J'insistais avant de les rencontrer pour savoir s'ils travaillaient à la main plutôt qu'à l'ordinateur. Là encore, j'ai été déçue. Certes habiles à coucher les mots sur le papier, ils n'avaient pas la main aussi agile une fois eux-mêmes couchés !

Une petite voix (serait-ce une nouvelle protestation de mon cerveau ?) s'épuise à me dire que mes démarches sont fondées sur des idées préconçues, mais je refuse catégoriquement de me laisser convaincre.

Après avoir presque épuisé le " bassin naturel " des hommes aux belles mains, il m'a bien fallu élargir mon cercle de candidats. J'ai donc reçu cinq ou six techniciens en informatique, " trafiquant " sciemment mon ordinateur pour qu'il tombe en panne ou

¹ ÉTL : épreuve en temps limité (N.d.A.).

feignant de ne rien comprendre aux modems. Bien branchée, il ne fait aucun doute que je l'étais. Comblée par l'élément digital, rien de moins sûr !

J'ai payé religieusement la note de tous ces messieurs, puis ai décidé de devenir bénévole : préposée à l'accueil dans des congrès... Que de mains à examiner ! Je tendais aux participants l'insigne servant à les identifier. Lorsque je repérais des mains dignes d'intérêt, je laissais malencontreusement tomber l'étiquette, ayant ainsi le temps de mémoriser le nom qui y figurait. Je n'avais ensuite qu'à cocher la liste des congressistes, que je subtilisais discrètement à la fin de l'événement. J'ai vite abandonné l'idée d'y trouver les " mains magiques ".

J'ai ensuite pensé m'intéresser aux astrologues, mais le cœur n'y était plus.

Je ne sors presque plus, désabusée. Aujourd'hui, je ne vais vraiment pas bien. Je dois consulter un médecin.

Trois heures passées dans un centre médical avant d'être reçue par un omnipraticien qui, manifestement, n'en mène lui-même pas large. Blanc vert, il s'assoit en face de moi, les yeux vides. Il pose les mains sur la petite table qui nous sépare, les croise. Mon cœur se met à battre vite. Des mains de rêve ! Fines, longues, les ongles bien taillés. J'invente une douleur au sein gauche. Il m'examine consciencieusement, ne trouve rien d'anormal. J'en profite pour lui dire que je cherche un médecin de famille. Il me tend sa carte, insistant sur la nécessité de prendre rendez-vous. En sortant, je me dirige vers l'urgence de l'hôpital le plus proche, l'oreille droite me faisant horriblement souffrir.

J'ai attendu deux semaines avant d'obtenir un rendez-vous avec le docteur Michel Demers. Deux semaines à imaginer ses mains courir sur mon corps. Lorsque je l'ai revu, je me suis d'abord intéressée à son visage. Les traits réguliers, cet homme devait bien avoir trente-cinq ans. Il semblait en meilleure forme que la fois précédente. Il m'a souri. Une idée désagréable a surgi en moi. Mon regard s'est posé sur ses mains. Rien à l'annulaire gauche. Je lui ai rendu son sourire, puis lui ai dit que " Réflexion faite, j'aurais plutôt besoin des services d'un gynécologue. Auriez-vous quelqu'un à me recommander ? "

Il me fallait convaincre le docteur Demers de voir en moi autre chose qu'une patiente. J'ai engagé un détective pour connaître les endroits qu'il fréquentait, ce qu'il aimait : randonnées à bicyclette dans le parc du Mont-Royal, repas fréquents dans les restaurants de la rue Laurier, soirées au cinéma à l'occasion. J'ai attendu six mois après notre dernière rencontre, puis ai fait en sorte qu'on se rencontre. Par hasard !

La première fois que les mains de Michel ont touché mon corps en dehors d'un cadre professionnel, j'ai eu un choc. Il avait le " don ". Comme s'il me connaissait depuis toujours. J'ai pensé à Julien et ai cloué le bec à ma petite voix !

Je n'ai quand même pas obtenu ce que je voulais. Michel n'est pas homme à fractionner sa vie. Je me suis souvenue des interminables soirées " d'amoureux " avec Julien. J'ai eu peur, ai failli m'enfuir de nouveau. J'étais cependant incapable de concevoir ma vie sans les mains de Michel. J'ai résisté le plus longtemps possible à la cohabitation, puis ai cédé, à bout d'arguments.

Finalement, je m'arrange plutôt bien avec mon docteur particulier. Il travaille beaucoup. Le teint vert, les yeux éteints, c'était ça. À la maison, il passe des heures à lire ou à écouter de la musique. Son indépendance me comble. Toutefois, des paroles qu'il a prononcées il y a quelques semaines me hantent : " Si tu as vécu toutes ces années à Évain, tu connais peut-être mon cousin. Il y a plus de vingt ans que je ne l'ai vu, mais je sais par ma tante de Limoilou qu'il habite en Abitibi. Il y était allé faire un stage à la fin de ses études. Il s'y est plu je suppose, car il n'en est jamais revenu. Il a une étude de notaire à Rouyn-Noranda. Ce n'est pas très loin de ton village, je crois. Julien Maynard, ça te dit quelque chose ? "